

Quand la bourgeoisie écolo confesse son addiction à la consommation :
bienvenue chez les «capitalistes anonymes»

Dans ces assemblées du mercredi soir, une poignée de fidèles sensibilisés à l'écologie confie ses difficultés à se sevrer du capitalisme, tout en s'encourageant dans une démarche d'ascèse.

Les applaudissements fusent, silencieux - ici on se félicite ou on s'encourage en agitant les mains sans bruit au-dessus de ses genoux. Chacun y va de sa petite fierté, sa petite victoire : Tania a cuisiné hier un gratin de blettes, et «tout le monde a trouvé ça bon» ; ce n'est pas encore gagné, elle a «toujours un peu de mal avec les aliments en vrac», mais elle «essaie de s'y mettre». Cathy, elle, s'est mise à fabriquer sa propre lessive. Il y a bien eu un petit incident domestique avec un t-shirt de son mari, mais le foyer s'en est remis. Aurélie tente de se mettre à la mode de seconde main, elle «n'arrive pas à prendre l'habitude», c'est qu'elle aime trop les fringues neuves, alors elle demande des idées de boutiques où l'on ne déniché pas que des haillons. Dans la petite assemblée de femmes juchées sur des chaises de couleur réunies en cercle, les suggestions fusent.

Un mercredi soir sur deux, toute cette petite société se retrouve à «La Fabrique», un café associatif d'Issy-les-Moulineaux, pour s'encourager à mener une démarche de sobriété : bienvenue aux «Capitalistes anonymes», un groupe de parole où l'on se confie pendant une heure et demie sur son addiction au confort de la société capitaliste. Julien Lamy, le fondateur, rappelle quelques règles : «chacun est libre et ne vient que s'il le veut, et quand il le veut. Pour participer, il suffit de vouloir commencer une démarche de sobriété. On parle chacun à son tour en disant 'je', pour éviter les banalités ou les jugements sur les autres...»

Julien a accepté que Le Figaro assiste à deux séances, à condition de se mêler au groupe et de ne pas se cantonner à une démarche d'observateur. Après la maigre affluence du premier soir, le second est plus mouvementé - et près de la moitié de l'assemblée est constituée de confrères, qui se regardent d'un air gêné quand vient leur tour de répondre aux questions. Le journaliste de France Inter tente d'abord de passer son tour ; celle de 20 Minutes se confond en excuses : à son niveau, dit-elle, elle ne peut «pas faire grand-chose, ce sont les rédacteurs en chef qui décident...» ; une autre consœur se sent «bipolaire à force d'alterner entre bonnes et mauvaises nouvelles pour la planète». La petite dizaine de participants est enregistrée, filmée, chaque propos est méticuleusement répertorié sur les carnets à spirale des journalistes : nos capitalistes «anonymes» risquent de ne l'être plus tant que ça.

Qu'importe, Julien se félicite du succès médiatique rencontré par sa petite initiative, et cette notoriété soudaine a même permis au groupe d'essaimer, dans d'autres villes, des initiatives du même genre. Son intuition originelle est que nous sommes tous «addicts» au capitalisme comme on peut l'être à l'alcool : pour s'engager dans un mode de vie plus sobre et par conséquent freiner la détérioration des conditions de vie sur Terre, il faut prendre conscience de cette addiction et s'encourager à plusieurs pour en guérir. Que vous soyez sobre depuis une heure, une semaine ou une décennie, vous êtes invité à partager à l'assemblée bienveillante les fiertés et les embûches de votre démarche de sevrage.

«La sobriété n'a rien de désirable»

Car les difficultés sont légion. Prenez par exemple les proches, familles ou amis : ils ne vous comprennent plus toujours, au point que vous vous demandez parfois si vous n'êtes pas devenu un sorcier perdu chez les moldus. Cathy n'en peut plus d'entendre son mari pester contre ses plats végétariens - mais par chance, c'est elle qui cuisine, alors le ronchon n'a pas le choix, «de toute façon il ne sait même pas se cuisiner un œuf au plat». Sa fille, Chloé, qui s'efface discrètement pour ne pas interrompre les bavardages de la mère, glisse avec timidité qu'elle a fini par se brouiller avec une amie qui ne triait pas ses déchets. Aurélie prend moins de précautions : «j'assume le conflit !

Dans ma famille, tout devient compliqué, surtout les choix pour les vacances. Le fait de priver ses proches de choses qu'ils aiment, ce n'est jamais simple. En fait, la sobriété n'a rien de désirable !»

L'envie d'avoir envie, c'est bien là tout le sujet. La cause est entendue, mais il faut parfois un peu se forcer pour s'en donner les moyens. On ne renonce pas aisément au Ritz pour embrasser la ZAD. À leur manière, plusieurs participants décrivent en creux comme l'invention d'une forme d'esthétique de la sobriété, l'attachement à une farandole de plaisirs sensoriels qui mêlent agréablement la satisfaction de la vertu avec la volupté d'une harmonie retrouvée. C'est pour Cathy l'odeur du savon noir de sa lessive fait maison, qu'elle a fini par «bien apprécier». Une copine lui a suggéré d'ajouter des morceaux d'agrumes, pour aimer plus encore cette sensation de propreté rustique. Aurélie, qui prend de plus en plus souvent le train, «aime regarder le monde défiler plus lentement par les hublots, on voit mieux les paysages que lorsqu'on les survole en avion». Une autre a décidé de donner à ses efforts un goût ludique, convie ses copines à des pique-niques «sans rien de jetable : c'est un peu un jeu, on se casse la tête pour se passer du plastique».

La poétique de la sobriété a parfois ses limites. Chloé s'est mise aux culottes de règles lavables. On s'y fait, mais c'est quand même moins pratique, reconnaît-elle. Et puis il reste des sacrifices plus difficiles que d'autres. Ne plus manger de viande, ce n'est déjà pas facile. Mais une capitaliste anonyme a lu quelque part qu'il faut «227 litres d'eau pour faire pousser un avocat» : ne plus manger d'avocats, c'est tout bonnement impossible pour elle ! Elle a l'impression de stagner.

Voyages en avion, maison de vacances en Corse...

Faire sa lessive ou son savon, des tartes aux panais, à la limite ne plus tirer la chasse à chaque fois, tout ceci ça va encore, mais il reste des renoncements qui sont de véritables chemins de croix. À commencer par les trajets en avion : si sauver la planète est à ce prix, c'est quand même une autre paire de manches. Beaucoup de participantes, dans cette assemblée qui nous plonge accidentellement en non-mixité de genre, sont des mères de famille qui n'aiment rien tant qu'emmener leur petit monde

loin du tumulte parisien sitôt l'arrivée des beaux jours : qui en Bretagne, qui en Corse dans sa maison secondaire où tout de même, bien que parfois elle prenne l'avion pour y aller, elle a décidé de ne plus tondre la pelouse afin de préserver la petite biodiversité entomologique qui a élu domicile dans ce bout de maquis. Aurélie, elle, confesse son goût des voyages : en Asie, au Maroc, aux îles Lofoten... Aimer la planète, c'est aussi vouloir l'arpenter de fond en comble. On ne va pas partout à vélo électrique, il faut bien le reconnaître. Dans un élan de miséricorde, l'assemblée lui donne l'absolution.

Si se passer des voyages en avion est encore loin d'être acquis, les capitalistes anonymes ont quelques faits d'armes glorieux à leur actif. Aude s'emballe : «c'est quoi être militante ? Moi, je ne suis pas Camille Étienne, mais je vais tous les mardis à l'AMAP [une coopérative qui distribue des fruits et légumes bios cultivés dans le souci de ne pas nuire à l'environnement, ndlr]. C'est pas toujours facile ! Il n'y a pas que des légumes très attirants. Déjà, moi, les carottes...» Face à une telle abnégation, les ascètes du céleri-rave renchérissent avec ferveur : chacun y va de sa récrimination. «Les choux !» se lamente l'un. «Les blettes !» répond l'autre avec dégoût. «Et la mâche... !» Bref, c'est pas bon, mais on se force.

Ce qui complique la tâche de nos apprentis-jedi de la décroissance, voyez-vous, c'est que la société capitaliste n'est plus à une ruse près pour maintenir à elle l'allégeance de ses sujets. La deuxième réunion à laquelle nous assistons vise donc à élargir la discussion : après les efforts individuels, on s'interroge sur les obstacles politiques qui font échec à cette démarche sincère et vertueuse de sobriété dans la vie personnelle de chacun des participants.

«Allez hop, c'est comme ça et puis c'est tout»

Cette fois les idées fusent. Marie-Noëlle a bien essayé de défendre un peu les politiques de RSE des entreprises, des démarches de responsabilité qui les engagent sur un chemin plus vertueux ; reste que la production de richesses ne peut, selon l'avis général, être la solution d'un problème dont elle est en réalité constitutive par essence. «Je suis dépitée de voir que le PIB demeure un indicateur pertinent de la bonne santé d'une économie», regrette Aude, qui se dit «non partisane» mais est sans doute celle

de l'assemblée qui proposera l'analyse politique la plus aboutie. D'autres se cherchent un peu plus. Arthur, un étudiant venu par curiosité pour la première fois ce soir-là, fait ses «recherches» de son côté, s'informe. «Je sais seulement que je suis dans un monde qui ne veut pas mon bien !» lâche-t-il, égrenant seulement les grands noms de son panthéon intellectuel personnel : Juan Branco, Clément Viktorovitch...

Plusieurs ont décidé d'arrêter de voter, ça ne sert à rien, de toute façon. Tous ou presque sont «écoanxieux», mais pour conjurer cette inquiétude teintée d'un désespoir croissant, certains ont décidé de ne plus s'entourer que de personnes qui partagent leur analyse, pour ne pas se polluer l'esprit par des ondes négatives : ainsi de Tania, qui ne «fréquente plus que des personnes sensibilisées, pour ne pas perdre courage».

Mais enfin, il y a bien des choses à faire ? Que oui ! Les idées ne manquent pas. Aude veut «des quotas carbone individuels qu'on n'aurait pas le droit de dépasser, ça me détendrait un peu». Sa voisine dans le cercle est plus expéditive, il suffit de «taxer les riches». Chloé, qui consacre son temps à une activité bénévole dans le café associatif, propose d'abord de réduire le temps de travail. Cathy n'a pas d'idées arrêtées mais voudrait des mesures contraignantes, qu'on arrête de tergiverser : «il faudrait juste qu'un peu plus souvent on dise, allez hop, c'est comme ça et puis c'est tout». Elle n'a pas encore franchi le cap de l'engagement, mais ça la tenterait bien de s'accrocher «à une grille ou à un arbre, comme font Extinction Rébellion». Mais quand même, jeter de la peinture sur un tableau, elle ne pourrait «pas le faire».

L'heure avance, la séance est presque finie, il faut conclure. En un mot, demande Julien, comment qualifieriez-vous une société idéale ? Aude n'a pas compris la consigne, en fait d'un seul mot, elle refait une longue tirade. Chloé murmure : «plus harmonieuse». Tania s'écrie avec fracas : «bisounours !»